



TEMOIGNAGE DE Anne-Claire FOURNIER

....., le 17 juin 2016

Introduction :

Après avoir hésité plusieurs mois, je me décide à vous envoyer mon témoignage sur les Pères Marie-Dominique et Thomas PHILIPPE, o.p., ce dernier co-fondateur de l'Arche avec Jean Vanier.

J'ai été abusée pendant des années par ces deux hommes.

Malgré une enquête canonique portant sur le P. Thomas, qui a reconnu la véracité des 14 témoignages reçus par l'enquêteur désigné par l'Eglise, ainsi que le caractère inacceptable des pratiques du P. Thomas, l'omerta règne toujours à l'Arche de Trosly, et la souffrance des victimes, dont je suis, est très grande encore.

Je complète aujourd'hui 17 juin mon témoignage, le premier ne mettant pas suffisamment en lumière les agissements du P. Thomas Philippe.

Témoignage sur mes relations avec le Père Marie-Dominique PHILIPPE o.p.

Ce récit est très autobiographique. Je ne pourrais pas, sinon, expliquer comment s'est nouée ma relation avec le Père Marie-Dominique et, plus tard, avec le Père Thomas PHILIPPE, son frère.

Mon père est mort lorsque j'avais à peine 9 ans, le 19 juillet 1954. Sa mort a creusé un énorme vide dans ma vie, et je crois que ceci explique en partie que je me sois laissé séduire par cet homme qui était né la même année que ma mère.

Le Carmel

Je suis entrée au Carmel de, le 1966. J'avais 21 ans.

Le Père Marie-Dominique PHILIPPE venait 4 ou 5 fois par an faire à la communauté une conférence sur l'évangile de St Jean, arrivant généralement à l'improviste le dimanche en fin de matinée, souvent escorté de quelques membres de son « fan club ». Dans la communauté, il était auréolé d'une réputation de saint homme.

Les sœurs qui le désiraient pouvaient également demander à le rencontrer personnellement. Jusqu'en 1971 je ne l'ai jamais fait, étant même un peu agacée par la dévotion que certaines lui témoignaient. Mais j'aimais bien ses conférences.

En juin 1967, j'ai pris l'habit. Dans les semaines qui ont suivi, les choses ont commencé à devenir difficiles pour moi. La prieure, Sœur XXX, était une femme à la fois despotique et fantasque. C'était une séductrice, même si je ne mets là, en ce qui la concerne, aucun sous-entendu sexuel. Je me méfiais de la séduction qu'elle exerçait sur bon nombre de sœurs. La maîtresse des novices, Sœur YYY, plus âgée, était imprégnée de jansénisme ou peut-être de masochisme : mépris du corps, exaltation de la souffrance... De plus, elle tenait en grand mépris l'exercice de l'intelligence et les nourritures intellectuelles, inutiles selon elle au progrès de la vie spirituelle et mystique carmélitaine. J'en souffrais énormément sans vouloir me l'avouer. Aujourd'hui, j'estime qu'elle était parfaitement déséquilibrée, mais à l'époque j'avais 21 ans, une expérience limitée de la nature humaine, et j'étais entrée dans cette vie avec une grande confiance. Je me suis donc engagée joyeusement dans la voie du renoncement et de l'anorexie (j'ai alors perdu 15 kilos en 6 mois).

Ni la prieure ni la maîtresse des novices n'étaient vraiment aptes, je pense, à guider les jeunes femmes que nous étions, mes collègues novices et moi-même.

Néanmoins je poursuivais mon expérience carmélitaine : premiers vœux (pour 3 ans) en juin 1968. Je n'allais déjà pas trop bien, mais on me disait que c'étaient les épreuves normales de la vie spirituelle, alors je le croyais... Chercher Dieu restait mon unique projet de vie, et je n'imaginai pas de lieu plus propice que le Carmel.



Au printemps 1971 approchait le moment de mon engagement définitif, et là, je me posais vraiment des questions : je me voyais obligée de ramer à vie contre le courant dominant de la communauté, qui était à l'époque agitée de mouvements divers. C'étaient les débuts de l'après-concile, et tout était un peu sens dessus dessous dans beaucoup de communautés, y compris monastiques. Mais mes responsables me poussaient en avant : «Vous avez une vraie vocation. Faites profession, vous verrez, vous irez mieux après.» D'œil ou de soutien extérieur, je n'avais point. Donc, après pas mal de luttes intérieures et des alternances de dépression profonde et de moments heureux, j'ai prononcé mes vœux définitifs en juillet 1971. Malheureusement, ça ne s'est pas amélioré après, bien au contraire : je ne dormais plus, et je commençais à avoir des idées suicidaires. Mon entourage communautaire semblait ne remarquer qu'une seule chose : je devenais, paraît-il, agressive en communauté, ce qui m'était amèrement reproché. J'étais celle qui sapait l'harmonie communautaire.

Un jour, lors d'un entretien, mon ancienne maîtresse des novices, qui était redevenue prieure, m'a déclaré qu'elle était arrivée à la conclusion que j'avais besoin d'une aide extérieure à la communauté. Elle m'aimait bien, je crois, et surtout elle n'avait pas envie d'avoir un suicide sur les bras. C'est elle qui a suggéré le Père Marie-Do. J'ai dit «D'accord.» et c'est elle qui lui a écrit pour lui demander de m'accompagner spirituellement.

Arrivée du Père Marie-Do dans ma vie (1971)

Il a répondu positivement, et notre premier entretien a eu lieu en septembre 1971. Là, tout s'est passé normalement, sauf que les entretiens, celui-là et les suivants, étaient entrecoupés de longs temps de silence et de prière. Pendant ces temps, il arrivait au P. Marie-Do de ronfler. Mais quand il ne ronflait pas, il m'écoutait avec une attention très bienveillante et me soutenait dans mes difficultés communautaires et spirituelles : je me sentais moins seule.

Il m'a dit lors de ce premier entretien que, quand j'en sentirais le besoin, je pourrais lui envoyer un petit mot et qu'il essaierait de passer me voir, et de fait nous avons eu dans les mois qui ont suivi quelques autres rencontres «normales».

Vers la fin juillet 1972, un dimanche, il est venu faire une conférence sur l'évangile de Jean, comme d'habitude, et, comme d'habitude, il a rencontré ensuite un certain nombre de sœurs individuellement. Nous nous sommes donc vus ce jour-là, et il m'a demandé si je lui permettais de prendre ma main. Il y avait encore une grille au parloir alors, mais elle était bien allégée : pas de problème pour passer la main entre les barreaux. Il a donc pris ma main dans les siennes et a embrassé chacun de mes doigts l'un après l'autre en me disant qu'il voulait ainsi me faire sentir l'amour que Dieu avait pour moi. Il est revenu environ 3 semaines plus tard, en août, sans conférence cette fois, demandant juste à me voir. Et cette fois il m'a prise dans ses bras malgré la grille et m'a longuement caressé le visage. Il a même essayé de déposer un baiser sur ma bouche, mais j'ai eu un réflexe de recul qui l'a fait sourire, et il m'a dit : «Ta bouche, je l'embrasse avec mon cœur.»

Ce jour-là et bien d'autres fois par la suite, il m'a affirmé : «L'amour humain ne fait pas nombre avec l'amour divin.» Il disait aussi : «Je prends tout, mais je ne garde rien. Tout est pour Lui.» Et encore : «Je t'ai épousée dans le cœur de Jésus, je ne t'abandonnerai jamais.» Une autre fois, un peu plus tard, il a murmuré : «Chérie, bien-aimée...» J'étais un peu étonnée, mais surtout j'avais vraiment l'impression d'être aimée. Et ça, ça aide à vivre.

M'aimait-il vraiment ? A l'époque, je ne me posais pas la question, tant ça paraissait évident. S'il ne m'aimait pas, c'était très bien imité... Je pense qu'il éprouvait quelque chose qui ressemblait à de l'amour, même si - j'en suis pratiquement sûre aujourd'hui (mais alors je n'en avais pas le moindre soupçon) il y avait déjà au moins une autre femme dans sa vie.

Quelques mois plus tard, donc à l'automne 1972, je suis partie avec une petite équipe de 3 sœurs prêter main forte au Carmel de ZZZ qui manquait de bras jeunes.



Là, le P. Marie-Do est venu me voir une fois au parloir - avec grille à l'ancienne : pas d'étreinte possible, juste des baisers sur le bout des doigts. « Je suis venu visiter celle qui est en prison », m'a-t-il dit en riant – car il avait un côté « affreux Jojo » que j'aimais bien, et nous riions parfois ensemble...

A ZZZ, nous, sœurs de, vivions un peu à part de la grande communauté, que nous rejoignions essentiellement pour la messe et pour une récréation de temps en temps. Nous faisons beaucoup de travaux : peinture, bêcher le jardin, scier du bois. J'ai toujours aimé le travail manuel, et il y avait moins de tensions et beaucoup plus de paix qu'à : j'ai été assez heureuse à cette période (6 mois environ).

Nous avons un petit oratoire où nous chantions l'office et avions nos 2 heures d'oraison quotidiennes. Le P. Marie-Do a proposé de venir y dire la messe un dimanche. C'était au printemps, peu après Pâques 1973. Il est entré dans la clôture avec toutes les autorisations nécessaires, et après la messe il a rencontré des sœurs à tour de rôle dans la pièce qui nous servait de réfectoire – moi aussi, évidemment. Cette fois-là, pas de grille du tout. Il avait eu droit à une chaise, et moi, j'étais assise sur un tabouret à 3 pattes, inconfortable et instable, mais dans ses bras. Cette fois il a embrassé ma bouche. C'était le 1^{er} baiser de cette sorte que je recevais. Puis il m'a pris la main et l'a posée sur sa poitrine, sous ses vêtements.

« Je t'aime de plus en plus », me disait-il. Moi aussi, je l'aimais de plus en plus, même si je me posais quelques questions. Mais il m'avait dit que, si j'avais des doutes, je devais lui en parler à lui « en premier lieu... et en unique lieu. » D'ailleurs j'étais consciente que « parler » l'aurait mis, lui, en danger, et aurait mis fin à cette relation qui me donnait vie malgré son étrangeté. Il m'avait dit aussi : « Il ne faut surtout pas essayer d'analyser », alors je me contentais de l'aimer – ce qui, de fait, ne m'empêchait pas, apparemment, d'aimer Dieu. Je sais aujourd'hui que cela me détruisait lentement, corps et âme, comme un poison à action lente.

Après la période ZZZ, je suis revenue à pour une courte période, puis j'ai fait partie d'un petit groupe de sœurs qui partaient en éclaireurs dans une autre région en vue d'une fondation destinée à remplacer le prieuré de, trop enserré dans la ville. C'était à l'automne 1973. Ce fut une période très difficile : plus de visites de Marie-Do, la région en question n'étant pas dans ses circuits. Seulement quelques petits mots de temps en temps. Et la jalousie et l'hostilité de certaines sœurs. Finalement je suis revenue à en février ou mars 1974. Une ou deux fois, j'ai pu voir le P. Marie-Do en dehors du Carmel. Nous sortions de plus en plus facilement, pour aller chez le dentiste, le médecin, etc... Ces rencontres hors les murs étaient l'occasion de progresser en intimité en « priant ensemble étendus » selon son expression, et en allant de plus en plus loin dans l'exploration de nos corps.

Je me sentais toujours aussi mal à l'aise dans ma communauté. Les visites de Marie-Do me redonnaient un souffle de vie, mais me mettaient aussi dans une situation fautive vis-à-vis de la dite communauté, et Sœur XXX, qui était redevenue prieure, commençait à regarder cette relation d'un œil soupçonneux. Je suis sûre que, pour elle, le P. Marie-Do était au-dessus de tout soupçon, mais elle pensait certainement que j'éprouvais pour lui un attachement démesuré. Elle essayait donc de mettre de la distance. Et moi, dans les intervalles entre les visites du Père, je sombrais de plus en plus dans le trou noir de la solitude et de la dépression. Je dois dire que je ne comprends pas que Sœur XXX, la prieure, qui, malgré tous ses défauts, était une femme intelligente, n'ait pas compris à quel point j'allais mal et ne m'ait pas proposé des soins.

Dans les intervalles entre les visites du P. Marie-Do, je pensais de plus en plus souvent au suicide. La pensée de Marie-Do me rattachait à la vie, mais j'étais bien consciente que c'était un amour sans issue, et je ne supportais plus les tensions intra-communautaires et l'hostilité dont j'étais l'objet de la part d'une partie des sœurs.

Le matin du 1974, je suis allée trouver ma prieure et je lui ai demandé de m'envoyer faire un séjour ailleurs, dans un autre Carmel. Elle a refusé avec des mots très durs. J'ai alors eu le sentiment qu'une porte se fermait – ou plutôt qu'un rideau métallique se baissait, et que c'était définitif. J' ai alors senti que « quelqu'un » me prenait par les épaules en me disant : « **Maintenant**, fous le camp ! »



Je n'ai certes pas l'habitude d'entendre des voix, et d'ailleurs c'était une voix seulement intérieure, mais énergique.

Je suis sortie de la pièce et ai fermé la porte doucement derrière moi. Je suis montée dans ma chambre et j'ai rassemblé tous mes papiers personnels que je suis allée brûler dans le poêle de la buanderie. Puis je suis remontée rassembler quelques affaires (ma bible, quelques sous-vêtements) qui tenaient dans un petit sac, et j'ai attendu – pas longtemps, car c'était déjà la fin de la matinée – que la communauté soit au réfectoire pour le repas de midi. Je suis passée dans le bureau de l'économe, et j'ai pris un ticket de métro et 100F dans le tiroir où elle gardait l'argent liquide... A la place, j'ai mis un petit mot : «J'ai pris 100 francs. Je les rendrai quand je pourrai.» J'ai aussi glissé un mot sous la porte de mon ancienne maîtresse des novices : «S'il vous plaît, ne vous inquiétez pas. Je vous donnerai des nouvelles dès que je pourrai.»

Mon idée était de prendre le train pour DDD où habitaient ma mère, qui, je le savais, était partie en vacances, et, dans l'appartement au-dessus, mon plus jeune frère, sa femme et leur petite fille. Eux n'étaient pas en vacances. Je suis donc sortie par la chapelle d'où l'ancienne grille du chœur avait été enlevée, et je suis allée à pied prendre le métro pour la gare Montparnasse. Là j'ai pris un billet d'aller simple pour DDD. Je suis montée dans le train juste avant son départ et je suis arrivée à bon port chez mon frère, qui m'a accueillie avec surprise évidemment, mais très fraternellement.

Je passe sur les détails de mon amerrissage. J'étais en assez mauvais état physique et psychique, et il m'a fallu plus de 10 ans pour commencer à m'en remettre.

Quand j'ai revu le P. Marie-Do après mon évasion, je lui ai dit : « Si tu me dis d'y retourner, j'y retourne tout de suite.» Il a ri et m'a dit : «il n'en est pas question.»

On a régularisé ma situation canonique : j'ai obtenu très facilement un indult d'exclaustration pour 3 ans. J'ai à cette occasion rencontré l'évêque dans le diocèse sous l'autorité duquel se trouvait le Carmel que je venais de quitter. La seule chose dont je me souviens, ce sont les reproches qu'il m'a faits pour être partie «comme ça». Quelle était l'autre alternative ? Il me semble que je n'en avais pas d'autre que le suicide... Mauvaise expérience... Heureusement j'ai rencontré plus tard d'autres évêques plus humains et plus compatissants.

Je n'avais jamais eu l'intention de rester à DDD auprès de ma mère. J'ai décidé d'aller à Paris – ma sœur, qui était encore presque célibataire, y habitait encore pour quelques semaines avant son départ pour EEE, et pouvait m'héberger quelque temps. Le P. Marie-Do a approuvé cette décision.

En septembre 1974, donc, je suis devenue femme de ménage. Je n'ai eu aucun mal à trouver du travail, ainsi qu'un logement dans une chambre de bonne du N^e arrondissement, non loin de l'endroit où le P. Marie-Do logeait quand il venait à Paris. J'ai vécu ainsi pendant un an. Ce fut une période «faste» dans mes relations avec le P. Marie-Do : pratiquement tous les 15 jours, il venait à Paris, de Fribourg où il enseignait la philosophie. J'assistais à une bonne partie de ses conférences, même si je ne me sentais pas très à l'aise au milieu des dames d'œuvres à manteaux de vison et du public très bien-pensant et traditionaliste. Marie-Do, qui disait la messe en français, aurait presque fait figure de dangereux progressiste ! Mais surtout il venait me voir dans ma chambre de bonne, au 7^{ème} étage sans ascenseur, au moins un des soirs du week-end où il était à Paris, parfois même les deux soirs. Là, nous avions tout loisir de «prier ensemble étendus», selon sa formule, avec ou sans vêtements - le plus souvent sans. Mais il a toujours, comme il disait «respecté ma virginité», tout en m'explorant, du doigt, très intimement.

Vers le mois de juin de cette année-là, lors d'une de nos rencontres, il a fortement appuyé ma bouche sur son pénis, m'incitant clairement à une fellation, qui devait être suivie de beaucoup



d'autres. J'ignorais jusque-là l'existence d'une telle pratique, et je n'ai appris son nom que bien plus tard.

Cette situation ne pouvait durer qu'un temps. Je pense aussi que le P. Marie-Dominique, qui était en train de fonder les communautés St Jean, cherchait à se débarrasser de moi. Il avait désormais en abondance d'autres proies, plus jeunes et plus dociles, sous la main. Il m'a alors parlé d'un petit prieuré qu'une de ses sœurs, Mère CCC, venait de fonder. Elle semblait prête à m'accueillir comme ermite dans un coin de la maison.

En été 1975, j'ai profité de mes 4 semaines de vacances pour aller voir de plus près ce qu'il en était. Le prieuré se situait à ZZZ, petit village de [département]. Les sœurs étaient alors au nombre de 3 : Mère CCC, «petite» sœur du P. Marie-Do – elle avait 3 ans de moins que lui – et deux sœurs beaucoup plus jeunes.

Le coin qu'elles me destinaient était une partie du grenier de l'ancien presbytère qu'elles occupaient. La vie dans l'ensemble était d'une extrême précarité, et le grenier se caractérisait par une absence totale de confort : je dormais sous les tuiles, sur un lit de planches – même au Carmel, c'était moins inconfortable – et le grenier n'était éclairé que par une petite fenêtre située au ras du plancher et obturée par une sorte de plastique non transparent. Comme j'étais un peu folle et que le P. Marie-Do était d'accord pour que j'aille m'enterrer dans ce grenier perdu – manière élégante de se débarrasser de moi ? – je suis revenue à Paris pour terminer mon travail de femme de ménage, liquider ma chambre de bonne, et vers la mi-octobre 1975 je débarquais à ZZZ avec mes bagages.

Dans le grenier, je vivais à mon rythme, ne rejoignant la communauté que pour la messe. Je me levais aux aurores, vers 4h30, et j'avais un long temps de prière (oraison silencieuse + office monastique + lecture spirituelle), qui s'achevait avec la messe. Ensuite, je sciais du bois ou bêchais le jardin, en fonction des besoins des sœurs, jusqu'à midi où je m'arrêtais pour sexte et le déjeuner - du moins quand la communauté n'oubliait pas de me préparer mon plateau, composé presque exclusivement de lentilles (on avait dû leur faire cadeau d'un gros stock de ces légumineuses)... L'après-midi, je faisais des travaux plus «féminins» : couture ou tissage... Je terminais par un autre long temps de prière et je me couchais tôt – vers 20h30. Inutile de préciser que mon logis était une glacière l'hiver et un four l'été, ce qui fait que je dormais mal.

Je suis restée là 16 mois, de la mi-octobre 1975 à fin février 1977. En ce qui concerne la solitude et les longs temps de prière, on n'aurait pu rêver mieux. Mais le P. Marie-Dominique ne faisait que de rares et brèves apparitions, et les lieux n'étaient pas propices aux effusions. Je me sentais abandonnée. Et je n'étais pas en très bonne santé, ce qui n'est pas très étonnant vu les conditions de vie et les repas fortement carencés en vitamines.

Le Père Thomas PHILIPPE, o.p.

Le Père Marie-Do m'avait annoncé que le P. Thomas, son frère, cofondateur de l'Arche avec Jean Vanier, allait venir à ZZZ. Il souhaitait que je le rencontre pour lui parler de la relation que j'avais avec lui (Marie-Do). Le P. Marie-Dominique m'avait dit simplement que son frère était « un homme qui avait beaucoup souffert » et qu'il pourrait comprendre « ces choses-là » (en parler à quelqu'un d'autre aurait été « jeter les perles aux cochons » selon l'expression du Père Marie-Do).

J'ai donc fait la connaissance du P. Thomas en novembre 1975.

Je lui ai dit (en confession) que je m'interrogeais sur la nature de l'amour que je portais au P. Marie-Do – que j'avais peur « de l'aimer trop, de l'aimer mal, de lui faire du mal ». Il m'a dit que le Père Marie-Do lui avait parlé également, et il m'a rassurée, me disant qu'il s'agissait là d'une « grâce » particulière. Ensuite il m'a proposé de « prier ensemble » – presque chastement cette fois-là : il me tenait dans ses bras, après m'avoir fait basculer sur le divan sur lequel nous étions assis, mais nous étions



habillés tous les deux et il n'a pas eu ce jour-là de gestes vraiment scabreux. Plongée dans une sorte de coma spirituel, je n'étais pas consciente alors que je nageais de plus en plus profondément dans les eaux de la folie.

Le Père Thomas est revenu visiter la communauté d'Azé plusieurs mois plus tard, et c'est là que nos relations ont vraiment basculé... Il m'a demandé de venir tard le soir le rejoindre dans sa chambre – pièce où d'ailleurs il recevait aussi pendant la journée quand il était là. Il faut dire que la maison était très petite. Là il m'a demandé de me déshabiller, a fait de même, et s'est couché de tout son long sur moi. Après quelques caresses, il a approché sa bouche de mon sexe et m'a léchée... J'étais totalement perdue au milieu de cette théorie – et pratique – du « mystère immense de l'union de Jésus et de Marie »... Le Père Thomas s'identifiait à Jésus sans aucun problème. Il m'avait recommandé de ne pas en parler au Père Marie-Do qui, selon lui, aurait risqué de trouver que le Père Thomas « allait un peu (!!!) trop loin ».

L'hiver 1976-77 est arrivé, et je pensais que je n'allais pas survivre longtemps dans mon grenier, glacial l'hiver, torride l'été. Je ne me sentais pas non plus du tout à l'aise avec Mère CCC. Après une dernière tentative avortée de raccrocher les wagons avec ma communauté d'origine, j'ai reçu une lettre du P. Marie-Do me proposant de m'installer à Trosly, sous l'aile du P. Thomas – « Peut-être qu'à Trosly tu pourrais trouver un lieu, proche de la communauté de l'Arche, sans être dedans... » Le P. Thomas m'a trouvé à Trosly un logement prêté par des amis à lui, et un soir de février 1977, j'arrivais à Trosly.

A Trosly-Breuil

Au début, je fréquentais la Ferme, foyer à vocation spirituelle, « au cœur de l'Arche », fondé par le P. Thomas.

« La Ferme est dans l'Arche une communauté à vocation spécifique de prière et d'accueil, enracinée dans l'église catholique.

Elle est au service de la spiritualité de l'Arche et d'une nouvelle vision de l'être humain, inspirée par le Père Thomas Philippe et Jean Vanier.

Les membres de La Ferme sont des laïcs. Ils partagent leur vie dans un esprit familial, dans l'environnement des foyers de l'Arche qui accueillent des personnes avec un handicap. Ceci marque sa spécificité et son originalité.

C'est un foyer d'adoration centré sur l'Eucharistie, et un centre spirituel. »

Extrait du site internet actuel de La Ferme de Trosly

J'y prenais un repas par jour, et j'assurais des permanences à l'oratoire. Pour vivre, je faisais du tissage. Je n'avais pas d'autre lien, au début, avec l'Arche.

J'étais toujours assez perdue, pas remise de mes aventures carmélitaines et autres. J'étais prisonnière du secret de mes relations avec le Père Marie-Do, que je me suis mise à revoir assez régulièrement une fois par mois à Paris, sauf l'été, et avec le Père Thomas qui, lui, me fixait des rendez-vous nocturnes, environ une fois toutes les 2 ou 3 semaines, dans les mêmes conditions qu'à ZZZ.

A ZZZ, j'avais pris conscience, avec une quasi-certitude, que je n'étais pas seule dans la vie et dans les bras du Père Marie-Do. Mais cela ne m'avait pas perturbée plus que cela : j'étais bien consciente que le P. Marie-Do ne m'appartenait pas. C'était bien commode pour lui : je n'étais pas jalouse et ne manifestais rien, alors même qu'il répondait par des mensonges flagrants à des questions que je ne lui posais pas... Il devait penser que ses recommandations de ne pas utiliser mon intellect avaient porté leurs fruits.

J'ai découvert fortuitement qu'il en allait de même avec le Père Thomas : un soir où il m'avait donné rendez-vous, je l'attendais à la chapelle, où il devait venir me chercher quand il en aurait terminé avec les « clients » qui se pressaient dans sa salle d'attente. En général, il venait vers 23h30. Cette nuit-là, l'attente se prolongeant beaucoup plus que d'habitude, je commençais à me demander s'il ne m'avait pas oubliée. Comme d'autre part j'ai beaucoup de mal à veiller aussi tard, j'ai décidé de faire le tour



du cloître pour prendre l'air en attendant. Or en passant devant la porte arrière de ses appartements, j'ai entendu des bruits non équivoques de nature sexuelle : bruits de somniers, soupirs de satisfaction.... Un peu déstabilisée tout de même, je suis partie à l'oratoire, où je pensais bien qu'il n'irait pas me chercher, et je suis restée là en attendant que ma tempête intérieure se calme. Au bout d'un peu de temps, la paix est descendue sur moi ; je suis restée encore un peu et suis allée me coucher dans mon lit.... Quelques jours plus tard, le Père Thomas m'a dit : « Je t'ai cherchée l'autre soir ». J'ai répondu « Ah bon ? », et ce fut tout.

Après quoi, les rendez-vous nocturnes – ou à l'heure de la sieste – reprirent. La plupart du temps, j'avais l'impression de lui servir purement et simplement d'objet sexuel. Au programme : fellations, et si cela ne suffisait pas à lui assurer « l'extase mystique », il se masturbait en ma présence, prenant parfois mes mains dans les siennes pour bien m'indiquer ce qu'il attendait de moi. Dans tous les cas, cela se terminait dans ma bouche – moyen de contraception efficace. Parfois il me faisait prendre des positions très humiliantes – il avait beaucoup de force malgré ses 40 ans de plus que moi -, et me disait ensuite : « Tu vois, Jésus aime tant cette humilité, et aussi cette simplicité.... »

De manière générale, dans son accompagnement spirituel, le P. Thomas emprisonnait son interlocuteur/trice dans une relation où personne n'était vraiment une personne, où plus personne n'était libre, même pas lui-même finalement, car outre son addiction sexuelle (il avait parfois plusieurs rendez-vous dans la même journée, voire la même soirée, puisqu'il m'arrivait de trouver son lit encore chaud des ébats précédents), il devait tout de même craindre que quelques-unes ne parlent...

Heureusement, en même temps, je faisais davantage connaissance avec les personnes handicapées accueillies à l'Arche ainsi qu'avec certains « assistants », comme on appelle à l'Arche les éducateurs et aide-éducateurs. Et des relations se nouaient, dans lesquelles je me sentais accueillie telle que j'étais, ce qui me faisait du bien. Deux ans après mon arrivée à Trosly, la responsable des assistants, m'avait « embauchée » pour travailler à l'atelier de sous-traitance du CAT. J'ai travaillé par la suite successivement à l'atelier occupationnel, puis à la poterie, puis comme secrétaire de deux directrices et d'un directeur, avant de terminer ma « carrière » archienne de nouveau à la poterie. Lorsque j'ai pris ma retraite, à 65 ans, le travail à l'Arche, et les relations que j'y avais nouées avec mes collègues de travail, ayant un handicap ou non, m'avaient considérablement aidée à retrouver un certain équilibre.

Il y avait donc, pour moi comme pour un certain nombre de personnes à l'Arche, une sorte de double vie : le temps du travail et du partage, des échanges, le temps de la lumière en quelque sorte – et, enfouis dans les ténèbres du secret, les moments de relations « mystico-sexuelles » : le temps de la ténèbre. Le P. Thomas et quelques autres étaient passés maîtres dans l'art de passer d'un domaine à l'autre. Ainsi le P. Thomas arrivait parfois pour célébrer l'Eucharistie au sortir d'un moment partagé dans son lit avec une de ses « invitées ». Son hygiène étant particulièrement déficiente, je ne suis pas sûre qu'il s'était lavé les mains dans l'intervalle...

L'enseignement donné à l'Arche en matière affective et sexuelle aux personnes porteuses d'un handicap intellectuel, - y compris par Jean Vanier et ses plus fidèles disciples - se réduisait à un interdit total. Ce domaine était tabou (cela a heureusement changé depuis quelques années, car ce tabou total n'était certainement pas sain). J'ai pu voir aussi de jeunes assistantes exclues de l'Arche parce qu'elles étaient enceintes sans être mariées, au mépris des lois sociales de notre pays et de la plus élémentaire miséricorde. Tant mieux si elles avaient une famille susceptible de les aider... A l'Arche, la loi n'était évidemment pas la même pour tous. L'expression « justice sociale » était un gros mot...

Mon travail dans les différents ateliers et postes de travail que j'ai occupés à Trosly pendant 31 ans, m'enracinait dans la vie, dans l'amitié et la tendresse vraies. Mais l'emprise que je continuais à subir de la part de mes deux abuseurs – même si je n'utilisais pas encore ce mot – me retenait, en même temps, dans une sorte de brouillard. Je n'allais jamais vraiment bien. D'ailleurs le P. Thomas cultivait



chez ses disciples – chez ses proies – la « fragilité » qui les mettait sous sa dépendance. Spirituellement, je boitais, mais déjà, sans bien m'en rendre compte, je commençais à me libérer.

Huit ans après mon arrivée à Trosly, j'avais réussi à acheter (à crédit, avec l'aide de ma famille, mais sans aucun soutien de la communauté de l'Arche) une petite maison du village, dans laquelle je vis toujours aujourd'hui. Cela m'avait permis de m'enraciner, tout en me donnant un espace de liberté qui m'a certainement aidée dans mon cheminement

Joëlle Martin (1)

A Pâques 1989, Joëlle Martin (1), une assistante retraitée – elle avait 20 ans de plus que moi et était depuis longtemps en grande souffrance psychique - m'a demandé de l'aider à vivre.

Au fil des semaines et des mois, elle me racontait sa douloureuse histoire : Joëlle était une victime du P. Thomas, qu'elle avait connu avant la fondation de l'Arche. Il avait profité de sa fragilité psychique et de sa souffrance pour en faire une de ses proies sexuelles.

Ayant rejoint à Trosly la communauté de l'Arche nouvellement créée, elle avait dit au P. Thomas vouloir cesser toute relation de nature sexuelle avec lui, mais elle continuait à le considérer comme un père spirituel et à rester sous sa dépendance.

Ce sont les confidences de Joëlle qui ont vraiment commencé à m'ouvrir les yeux sur le caractère d'abus de ce que je vivais avec le Père Thomas. J'étais tellement attachée au Père Marie-Do que ma prise de conscience à son égard est intervenue plus tard. Je n'ai jamais rien dit à Joëlle de ce que je vivais avec les deux « Pères », mais la lumière se creusait petit à petit un chemin dans mon cœur.

En 1991, le P. Thomas vieillissant avait quitté Trosly pour St Jodard, maison des Frères de St Jean. Je pense que le P. Marie-Do préférait l'avoir sous contrôle durant ces années d'un vieillissement douloureux : il avait peur que le P. Thomas ne parle. Le P. Thomas est mort en février 1993. Son départ et sa mort ont été une libération pour Joëlle et pour moi.

Joëlle est morte en 1996, assez brutalement, de complications infectieuses mal diagnostiquée par les médecins. Je devrais dire plutôt qu'elle a, cette nuit-là, accompli sa naissance véritable. Mystérieusement, elle veille maintenant sur moi comme j'ai veillé sur elle pendant les dernières années de sa vie terrestre.

Je continuai pendant un ou deux ans à aller voir le P. Marie-Do quand il me donnait rendez-vous à Paris. Mais il changeait, devenant de plus en plus imprévisible. Nos relations, elles, s'enfonçaient dans le sordide. Il y avait entre nous une distance de plus en plus grande, et un jour je lui ai écrit que je l'aimerais toujours mais ne viendrais plus le voir car cela n'avait plus de sens. Il n'a jamais répondu à cette lettre, que peut-être il n'a même pas lue. Sa mort, en 2006, a achevé de me libérer.

En 2007, j'ai saisi l'occasion inattendue et providentielle qui s'offrait de « parler » à un assistant ancien de l'Arche, tout en lui demandant le secret, car je craignais de perdre mon travail. J'avais alors 55 ans, et peu d'espoir de retrouver un autre emploi en cas de rupture avec l'Arche. Je pensais bien que Jean Vanier s'opposerait de toute son influence à ces révélations, ce qui s'est révélé exact par la suite.

D'autre part j'ignorais que d'autres personnes commençaient elles aussi à « se réveiller » de l'état quasi hypnotique dans lequel le père Thomas les avait plongées.

C'est lorsque j'ai appris la démarche effectuée par une autre victime du P. Thomas auprès des autorités ecclésiastiques et des responsables de l'Arche Internationale, que j'ai pris conscience que le moment était venu pour moi d'aider à faire la lumière sur ce lourd secret qui empoisonne encore aujourd'hui la vie de la communauté de Trosly.



Petite chronologie de l'enquête sur le P. Thomas Philippe et ses suites

- Août 2007 : suite à un questionnaire d'un assistant ancien sur la condamnation du P. Thomas par le Saint Office en 1956, je confie sous le sceau du secret à cet assistant ce que je sais des mœurs sexuelles du P. Thomas (mon expérience personnelle + confidences de Joëlle Martin + confidences du P. Thomas lui-même : « Ce sont ces grâces qui m'ont valu mes grandes épreuves »),
- 2014 : révélations dans la presse et chez les frères de St Jean sur les mœurs de MD Philippe, frère du P. Thomas, dont j'ai été aussi et d'abord la victime.
- Juin 2014 : des victimes anciennes du P. Thomas révèlent à cet assistant ancien ce qu'ils ont subi, ainsi que les consignes de silence données par Jean Vanier. Conseil de l'assistant : contacter Patrick Fontaine, coordinateur international de l'Arche. Mgr Barbarin dont ils ont pu obtenir un entretien leur conseille en même temps de s'adresser à Mgr d'Ornellas, évêque accompagnateur de l'Arche, ce qu'ils font.
- Parallèlement, le même assistant me demande si je n'estime pas le temps venu de sortir du silence. J'acquiesce. Il me conseille d'envoyer mon témoignage à Patrick Fontaine, coordinateur international des communautés de l'Arche, ce que je fais.
- Octobre 2014 : au cours d'un RV téléphonique, Patrick Fontaine me demande si j'accepte de rencontrer l'enquêteur désigné par l'Eglise. J'accepte, par solidarité avec les autres victimes, et parce que je pense que la vérité sera libératrice pour la communauté de l'Arche (je ne vais pas tarder à découvrir qu'il n'en est rien). J'accepte aussi que mon témoignage écrit soit envoyé à l'enquêteur.
- Le 13 décembre 2014, je rencontre l'enquêteur, le P. Marcovits, au couvent dominicain St Jacques à Paris.
- Le P. Marcovits rencontre ensuite « 14 autres victimes, ou témoins ayant reçu les confidences de victimes ». Le but n'est pas de faire un recensement complet des victimes, dont un bon nombre sont décédées depuis plus ou moins longtemps, et d'autres perdues dans la nature, ou trop dévastées encore pour accepter de livrer leur témoignage, mais de se prononcer sur les faits reprochés au P. Thomas.
- Le 15 janvier 2015, Stefan Posner, coordinateur de l'Arche en France, vient à Trosly informer l'ensemble des assistants engagés de l'Oise des accusations contre le P. Thomas, et de l'enquête en cours. Réactions violentes à l'égard des plaignantes.
- Fin mars 2015 : Stefan Posner revient donner le « résumé des conclusions » de l'enquête, qui établissent que le P. Thomas s'est rendu coupable d'abus sexuels graves dans le cadre de la direction spirituelle :

« À la demande de l'Église et de l'Arche, le père Paul-Dominique Marcovits, dominicain, a procédé à l'audition de 14 témoins rapportant des faits dont ils avaient été directement victimes ou des faits de victimes qui leur en ont fait la confiance, faits commis par le père Thomas Philippe, dominicain, décédé le 4 février 1993.



Il ressort de ces témoignages concordants et sincères ceci : le père Thomas Philippe a eu des agissements sexuels sur des femmes majeures, par lesquels il disait rechercher et communiquer une expérience mystique ; ils sont pourtant gravement contraires aux vœux religieux qu'il avait prononcés ainsi qu'à la discipline et à la morale enseignées par l'Église ; ils attestent une emprise psychologique et spirituelle sur ces femmes auxquelles il demandait le silence car, selon lui, cela correspondait à des « grâces particulières » que personne ne pouvait comprendre.

Quel que soit le bien que le père Thomas Philippe a pu faire et dont beaucoup lui sont reconnaissants, ces agissements et leur justification montrent une conscience faussée qui a fait plusieurs victimes connues et sans doute inconnues, auxquelles il faut rendre justice.

Dans tous les témoignages recueillis, rien n'a été entendu qui mettrait en cause l'Arche et sa mission, bien au contraire. [je trouve que cette phrase est éminemment contestable](1)

Nous condamnons fermement ces faits, conscients de la gravité de leur impact dans la vie des victimes. Nous réaffirmons nos regrets et notre compassion pour toutes les personnes concernées.

De tels agissements nous conduisent inéluctablement à porter un nouveau regard sur la contribution du Père Thomas aux développements de l'Arche, et sur ses enseignements.

- Après cela, silence des responsables de la communauté de Trosly, des responsables de l'Arche Oise, silence de Jean Vanier. Rien n'est dit ni fait pour les victimes : pas un mot de compassion, pas un geste. De nombreux responsables de l'Arche, masculins et français surtout, trouvent que « ce n'est pas si grave... » Par contre, grosse colère dans le monde anglo-saxon.
- Mai 2015 : j'interpelle Jean Vanier au cours d'un repas de retraités de l'Arche en lui reprochant son silence incompréhensible et son manque de compassion envers les victimes. JV s'esquive en murmurant qu'il a « écrit une lettre ».
- Fin mai 2015, la fameuse lettre parvient aux assistants engagés de l'Arche Oise. Elle est insultante pour les victimes.
- Aujourd'hui, JV n'a toujours pas rectifié, à l'adresse de la communauté, sa lettre de mai 2014. Les victimes poursuivent leur chemin tant bien que mal – certaines plutôt mal. La communauté de Trosly continue à faire comme s'il ne s'était rien passé. Jean Vanier n'a jamais dit ni écrit publiquement qu'il condamnait les actes du P. Thomas, dont la tombe est encore à côté de la chapelle de l'Arche, et objet de vénération pour certains. C'est une situation très douloureuse pour les femmes qu'il a abusées, surtout celles qui vivent encore sur place.

(1) En accord avec le témoin, l'expression « je trouve que » a été rajoutée à son témoignage.
Avref 2016 (C)



Visite de l'AVREF à Anne-Claire Fournier.

COMPLEMENTS A SON TEMOIGNAGE

_Nous sommes restés à trois plus de deux heures avec notre interlocutrice. Nous avons des informations à partir des documents qu'elle nous avait donnés préalablement, elle nous en a donnés d'autres dont nous faisons un résumé et nous en enverra encore. Anne-Claire Fournier nous a donné son accord sur le contenu de ce texte.

Les relations avec Marie Dominique Philippe.

Marie Dominique PHILIPPE s'est comporté avec elle en prédateur en profitant de sa naïveté et de sa confiance, pendant des années, pendant qu'elle était carmélite puis après son ex-claustration. Il s'en est servi un certain temps, l'abandonnant ensuite lorsqu'il n'en avait plus besoin et la livrant alors à son frère Thomas PHILIPPE.

Les relations entre Marie-Do et la victime étaient conforme à sa théorie sur « l'amour d'amitié » : caresses, fellations multiples. Mais pas de pénétration vaginale.

Selon notre interlocutrice, le Père Marie Do a probablement eu ce même type de relations avec Alix Parmentier, future Supérieure à l'époque des Sœurs contemplatives de St Jean (actuellement décédée) et avec mère Myriam. Cette dernière était, nous dit-elle, tout à fait déséquilibrée.

Les relations avec le Père Thomas

Les relations avec le Père Thomas étaient basées sur une argumentation un peu différente : elle consistait à s'inspirer de l'union mystique du Christ avec sa Mère. Cela aboutissait à des caresses, fellations accompagnés éventuellement de masturbation pour parvenir à éjaculer, la partenaire pouvant aider à ce geste de ses mains. De plus le Père Thomas pénétrait de sa langue le sexe de sa victime. Cela se passait dans l'appartement du père Thomas, dans les bâtiments de la Ferme de Trosly.

Les lieux étaient agencés de façon particulière. Il faut noter en premier lieu que le bureau où il recevait pour le sacrement de réconciliation ou la direction spirituelle, était attenant, sans aucune porte de séparation, à sa chambre à coucher, où il y avait son lit. Ensuite, il y avait deux entrées dans cet appartement, une donnant sur la partie bureau et une autre donnant sur la partie chambre à coucher. Ceux qui voulaient le voir attendaient normalement dans une petite salle d'attente qui s'ouvrait sur le bureau. Mais certaines personnes choisies, en particulier ses victimes, attendaient dans la chapelle, toute proche de la porte qui donnait



sur la chambre à coucher et de ce fait elles entraient directement dans sa chambre à coucher.

La fondation de l'Arche

Le Père Thomas PHILIPPE avait été directeur des études au Saulchoir, la maison de formation des dominicains près de Paris. Il a fondé l'Eau Vive en 1945. Il s'agissait d'aider des étudiants en philosophie et théologie à se loger au voisinage de la maison de formation des Dominicains. Il a fait l'objet d'accusations d'abus sexuels de la part, entre autres, de moniales dominicaines, abus qu'il justifiait par sa théorie de l'amour mystico-sexuel qui, selon lui, aurait uni Jésus et Marie sa mère. Ces accusations sont allées jusqu'à Rome. Le P. Thomas PHILIPPE a été convoqué à Rome par le Saint Office pour un procès. Avant de quitter l'Eau Vive, il en a confié la responsabilité matérielle à Jean Vanier, qui vivait là en tant qu'étudiant depuis 1950. Le P. Thomas a été condamné en 1956 à la peine de « déposition », peine très grave, qui impliquait son éloignement de toute activité apostolique : il n'avait plus le droit de dire la messe en public, de confesser, de faire de direction spirituelle, ni d'enseigner, et il était assigné à résidence loin de l'Eau Vive et du Saulchoir.

Après cette condamnation, le P. Thomas PHILIPPE est resté près de 10 ans à l'écart. Il a ensuite été autorisé à se déplacer et exercer son ministère librement, n'ayant plus avec l'ordre dominicain qu'une appartenance formelle. Il a alors trouvé un point de chute dans l'Oise, au Hameau-Ecole de Longueil Annel, établissement accueillant des jeunes garçons en difficulté sociale, dirigé par le Dr PREAUT, psychiatre qu'il avait connu par l'intermédiaire du Dr THOMPSON, psychiatre lui aussi, qui avait séjourné plusieurs années à l'Eau Vive. Un ami du Dr PREAUT, M. PRAT, était en train de fonder à Trosly-Breuil, à quelques kilomètres de Longueil Annel, un établissement accueillant des hommes porteurs d'un handicap intellectuel. Le P. Thomas a alors été appelé à devenir l'aumônier de ce nouvel établissement et s'est installé à Trosly, dans des conditions d'abord précaires. Il a été assez vite rejoint par plusieurs femmes, anciennes de l'Eau Vive, et par Jean VANIER lui-même qui était toujours resté en relation avec lui. C'est le P. Thomas qui a fait découvrir à Jean VANIER le monde des personnes porteuses d'un handicap intellectuel et l'a sensibilisé à cette forme particulière de pauvreté.

C'est dans sa mouvance et avec son soutien spirituel que Jean VANIER, durant l'été 1964, a créé le premier foyer de l'Arche, dans une petite maison du village de Trosly, où il a accueilli tout d'abord deux hommes handicapés, Raphaël et Philippe. Le P. Thomas est bien entendu devenu l'aumônier attitré de cette nouvelle petite fondation, qui allait rapidement grandir.

Le P. Thomas, dès les premières années, a repris ses activités de prédateur sexuel, d'abord dans un petit logement sur la Place des Fêtes de Trosly, puis dans le logement qu'il occupait au sein de « La Ferme », foyer « d'accueil spirituel et de contemplation » créé par lui au cœur de l'Arche. La Ferme s'est révélée être le vivier idéal où le P. Thomas choisissait ses proies et



avait toute liberté d'exercer sur elles son emprise. Il est resté sur place, prêtre de la communauté de l'Arche, animateur et maître spirituel de La Ferme, jusqu'en 1991, date à laquelle, âgé de 86 ans, ses facultés intellectuelles commençant à décliner, il a été accueilli par son frère le P. Marie-Dominique PHILIPPE, à St Jodard, auprès de la Communauté St Jean. Le P. Thomas y est décédé en février 1993.

De nombreux témoignages confirment les faits qui lui sont reprochés. Le Père Thomas était attiré par des femmes jeunes. Notre interlocutrice avait 40 ans de moins que lui. Elle a la certitude que ses victimes ont été nombreuses, durant plusieurs dizaines d'années, mais que celles qui ont essayé de parler – en particulier à Jean VANIER – se sont vues recommander le silence sur les abus qu'elles avaient subis. C'est seulement au cours de l'année 2014, soit 21 ans après la mort du P. Thomas, que les premiers témoignages ont pu être reçus par les autorités ecclésiales et les autorités de l'Arche Internationale.

Les abus de Marie Dominique PHILIPPE ont été révélés par le Chapitre Général des Frères de St Jean en date du 29 avril 2013. En ce qui concerne le P. Thomas Philippe, on trouve sur le site internet de l'Arche Internationale (dans la rubrique « Nouvelles », page 3, en date du 28 avril 2015) l'information suivante : **« En juin 2014, l'Arche internationale a été destinataire de plaintes relatives à des agissements sexuels inappropriés du P. Thomas PHILIPPE, dominicain ayant tenu une place importante dans la genèse de l'Arche, et décédé en 1993. L'Eglise catholique de France et l'Arche internationale ont alors décidé d'ordonner une enquête canonique dont les conclusions, rendues en mars 2015, ont confirmé les faits. Patrick Fontaine et Eileen Glass ont décidé d'informer l'ensemble de la Fédération Internationale par un courrier adressé aux communautés pour condamner fermement les faits, exprimer leurs regrets et leur compassion aux personnes concernées et permettre une lecture authentique et non idéalisée de l'histoire de l'Arche. »**

Il reste que Jean VANIER, fondateur, toujours présent à l'Arche de Trosly, avec le prestige et l'aura qui sont les siennes depuis le début de l'Arche, est resté largement silencieux sur ces agissements qu'il ne pouvait ignorer et a toujours imposé le silence aux femmes venues se confier à lui au moins depuis les années 70. « Il faut enfouir tout cela dans le silence » aurait-il dit encore en 2011 au mari d'une des victimes du Père Thomas.

Depuis la publication des résultats de l'enquête, Jean VANIER ne s'est exprimé publiquement que par une lettre datée de mai 2015 (en annexe), dans laquelle il réaffirme sa filiation spirituelle à l'égard de Thomas PHILIPPE, sa « surprise » devant les révélations de l'enquête, et laisse entendre à demi-mot sa suspicion à l'égard des victimes, ces « personnes mûres et intelligentes qui, **semble-t-il**, avaient mis toute leur confiance en lui (le P. Thomas) ». Les victimes de Thomas PHILIPPE, particulièrement celles d'entre elles qui sont toujours présentes à l'Arche de Trosly, ont reçu cette lettre avec douleur et colère.

D'autre part, les regrets et la compassion exprimés par les responsables de l'Arche sont restés jusqu'à ce jour purement formels et n'ont été suivis jusqu'ici d'aucune réparation, même symbolique. La tombe du P. Thomas se trouve toujours à côté de la chapelle de l'Arche de Trosly, toujours objet de vénération pour certains. L'autel sur lequel il célébrait, son logement où tant d'abus ont été commis, sont toujours là, sans qu'aucune parole ait été mise sur le douloureux passé, toujours présent pour les victimes. Celle qui est sortie de l'anonymat, toujours présente dans la communauté de Trosly, se



trouve même en butte à l'hostilité de bon nombre de ses pairs, plus ou moins ostracisée pour avoir osé parler et mettre ainsi en danger l'institution.

Certains responsables, principalement masculins et français, ont réagi, lors de la révélation des mœurs du P. Thomas, en déclarant que « ce n'était pas si grave ».

Au sein de l'Arche de Trosly, notre interlocutrice dit qu'un malaise s'est instauré autour du manque de communication et de paroles autour des affaires P. Thomas, et autour de la non prise en compte de la gravité des faits et de leurs répercussions dans la vie des victimes

Il faut noter cependant qu'aucun indice ne tend à faire penser que des personnes handicapées de l'Arche aient été victimes des prédateurs. Aucun acte de pédophilie n'a non plus été révélé concernant les Pères Marie-Dominique et Thomas.